



LIBAN *Ils sont des milliers à vivre sous des tentes ou dans des bidonvilles. La communauté dom est méconnue et discriminée, tant par la société que par les pouvoirs publics.*

Les gitans du Levant, une histoire oubliée

FERIEL ALOUTI

Des murs en tôle, rouillés par le temps et les intempéries, des toits faits de bâches en plastique et de vieux pneus, des enfants qui courent pieds nus et des parents à la mine défaite. Voilà seize ans que Ali Moustapha Abou Bassad et son clan vivent dans des conditions misérables. «Regarde! C'est lamentable. Comme toi, les gens viennent, nous posent des questions, mais rien ne change. Tout le monde se fiche de nous», lâche ce septuagénaire, fatigué et énervé.

Soixante familles s'entassent dans ce bidonville, installé en contrebas d'une nationale, située entre Saïda et Tyr, au sud du Liban. Tous appartiennent à la communauté dom. Ces gitans du Moyen-Orient se sont établis dans la région entre le III^e et le X^e siècle lorsque leurs ancêtres, des artistes indiens itinérants, ont migré jusqu'en Europe. Aujourd'hui, ils sont plusieurs milliers à vivre au pays du Cèdre. Bien que 70% d'entre eux détiennent la nationalité libanaise, ils sont ignorés par les autorités et mis au ban de la société.

Diabète et cholestérol

Selon une étude réalisée en 2011 par deux ONG, Terre des Hommes et Insan, les Doms vivent dans des conditions bien plus précaires que celles des réfugiés palestiniens. Plus de 30% d'entre eux vivent ainsi sous le seuil de pauvreté, c'est-à-dire avec moins de 1 dollar par jour, quand, seulement 9% des réfugiés palestiniens s'inscrivent en dessous de ce même seuil. «Même si la situation des Palestiniens au Liban est insupportable, ils ont des structures qui s'occupent d'eux. Ce n'est pas le cas pour les Doms», explique Charles Nasrallah, directeur de l'ONG Insan.

Assis sur un tapis posé au sol, Ali Moustapha Abou Bassad énumère les difficultés de sa communauté. La question de l'accès aux soins médicaux est ce qui le préoccupe le plus. «Je suis asthmatique et ma femme est diabétique. Elle a aussi du cholestérol et une maladie au pancréas, indique-t-il, entre deux bouffées de cigarette. On n'a pas l'argent pour se faire soigner, aucun député ne nous aide.» Le vieil homme en veut beaucoup aux politiques. «Ils se souviennent de nous au moment des élections, après plus rien.»

«La dernière fois, je suis allé voir un député pour lui demander quelques livres. C'était pour acheter du pain. Il m'a regardé, a fouillé dans sa poche et m'a dit 'désolé, je n'ai rien sur moi', se souvient-il, toujours aussi scandalisé. C'est d'ailleurs pour des considérations politiques que les Doms ont reçu la nationalité libanaise. En 1994, le gouvernement de Rafic Hariri leur offre ce «cadeau». «Les Doms sont sunnites, cela faisait des électeurs en plus», explique Charles Nasrallah.

«Ils ont intériorisé leur infériorité»

Pour Karine Milhorgne de l'ONG Terre des Hommes, «notre mission est de faire en sorte que les Doms puissent avoir accès aux services de base tels que la santé et l'école».



Selon une étude, 68% des enfants doms ne sont pas scolarisés. Pour l'ONG Terre des Hommes, le but est aujourd'hui d'offrir une éducation aux jeunes générations. FERIEL ALOUTI

Avec cette étude, l'ONG s'est aperçue que 68% des enfants doms n'étaient pas scolarisés. Aujourd'hui, le but est donc d'offrir une éducation aux jeunes générations. C'est ainsi que désormais les petits enfants de Ali Moustapha Abou Bassad sont inscrits à l'école. «A notre époque, personne n'y allait. La chose la plus importante pour nous est que nos enfants sachent lire et écrire», dit-il.

Depuis dix ans, Catherine Mortada se bat pour que cette ambition devienne réalité. Dans la banlieue sud de Beyrouth, tout près du célèbre camp palestinien de Sabra et Chatila, cette femme a ouvert une école de la dernière chance. 70% des écoliers sont doms. «Dans le système libanais, les enfants doivent être scolarisés à partir de 6 ans. Après 7 ans, les écoles ne les acceptent plus. Les enfants sont donc condamnés à l'analphabétisme», explique-t-

elle. Dans cet établissement, situé au milieu d'un bidonville, l'équipe pédagogique prend en compte la pauvreté des familles. «On ne donne pas de devoir à la maison car on sait qu'ils n'ont ni bureau ni électricité pour travailler. On leur demande d'essayer d'être le plus propre possible même s'il arrive que leurs vêtements soient sales parce que les familles ne peuvent pas faire de machines», détaille la directrice.

Méfiance

Aujourd'hui, beaucoup de parents ne font plus l'effort d'inscrire leurs enfants ailleurs que dans cette école qui peut accueillir jusqu'à cent élèves. Les établissements publics libanais sont souvent inadaptés aux Doms. Discriminés, ils subissent, de la part de leurs camarades, injures racistes et moqueries. Catherine Mortada estime qu'ils «ont intériorisé leur infé-

riorité». Des activités comme la capoeira et le théâtre doivent donc permettre à ces enfants de reprendre confiance en eux.

Au Liban, aussi bien qu'en Syrie, Turquie ou Jordanie, leurs parents sont aussi discriminés. Les Libanais qui ignorent le plus souvent leur nom, les surnomment «Nawar». Cette expression désigne, en arabe, une personne qui a une mauvaise hygiène, voire une moralité douteuse. Résultat, les Doms se méfient. Beaucoup refusent de parler aux étrangers de peur d'être jugés. C'est pourquoi lors de l'étude dans la Bekaa – une région située à l'est du Liban – les membres des ONG ont dû interrompre leur questionnaire.

Michel Eleftheriades, propriétaire du Music Hall, une salle de spectacle à Beyrouth, connaît bien la communauté. Passionné par la culture tzigane, il s'est souvent rendu dans des camps de

Doms, éparpillés dans tout le Liban. «Ce sont des boucs émissaires. Lorsqu'il y a un vol ou un viol, on les accuse tout de suite. J'ai compris que je ne pouvais pas m'investir à fond. Ils se méfient trop», explique-t-il.

Beaucoup se replient donc sur eux-mêmes. Difficile lors des rencontres d'en connaître davantage sur leur histoire et leurs coutumes. La société libanaise ignore tout de cette communauté. Elle ne perçoit en elle que la pauvreté. Elle ne voit que ces enfants et ces femmes voilées assis au coin d'une rue en train de faire la manche ou de cirer les chaussures d'hommes en costume-cravate. Et, pourtant, les Doms sont les héritiers d'une tradition artistique vieille de plusieurs siècles.

Le prince des Gitans

Bilal, 28 ans, en est le meilleur exemple. Ce chanteur dom se produit trois fois par semaine au Music Hall. Il chante en arabe et en domari, sa langue d'origine. Son histoire est un véritable conte de fée. Tout commence dans la rue. Il a 12 ans quand il rencontre son bienfaiteur, Michel Eleftheriades. A l'époque, l'enfant est cireur de chaussures en bas de l'immeuble dans lequel son futur patron a ses bureaux. «Un jour, je lui ai demandé s'il savait chanter, il m'a répondu 'tous les Doms savent chanter'. A partir de ce jour, je l'ai envoyé trois fois par semaine chez un professeur de chant. Il avait du charisme, une belle voix, mais il manquait de technique.»

Aujourd'hui, Bilal n'a pas peur d'oublier d'où il vient. Fier de ses racines, il profite du succès. Et malgré sa nouvelle vie, dort toujours sous une tente. «Les gens qui quittent la communauté sont méprisés. On les appelle les gadjos (ndl;

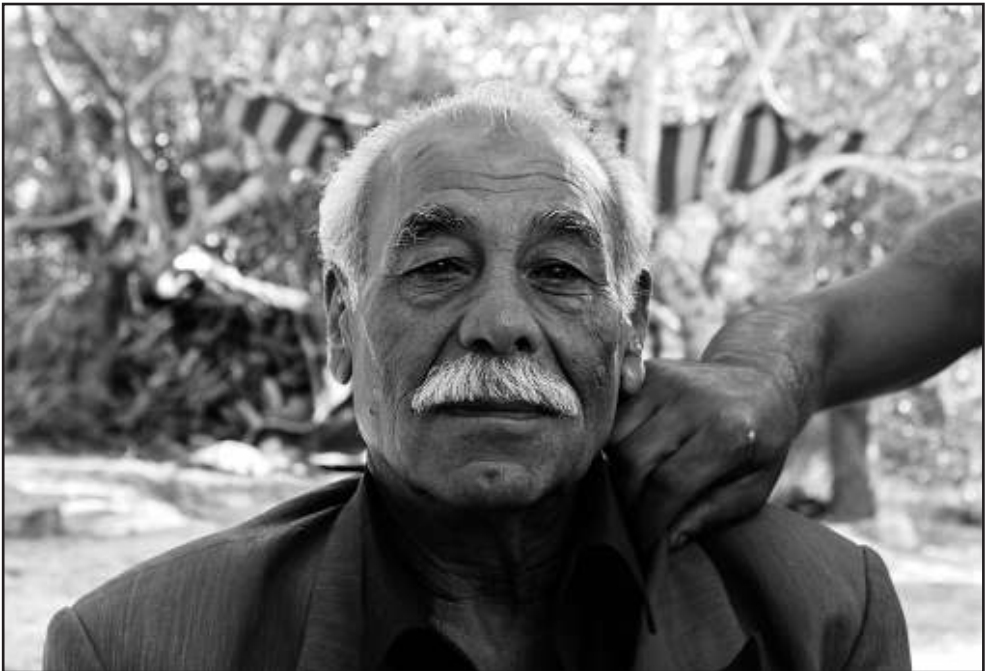
un non-gitan)», explique-t-il. Même si Bilal n'est pas considéré de la sorte, sa notoriété ne passe pas toujours bien auprès de sa communauté. Il y a quelques semaines, une chaîne de télévision libanaise s'est rendue dans son camp pour faire un reportage. «Les gens n'étaient pas contents. Ils disent que je renvoie une mauvaise image de la communauté», regrette-t-il. «Ils ont pété un câble. Ils ne supportent pas que l'on voit l'endroit où ils habitent, qu'on voit leurs femmes marcher pied nus ou danser, qu'on entende leur langue», affirme, de son côté, Michel Eleftheriades.

Et pourtant, c'est cette culture que Bilal veut faire connaître et perdurer. «Je veux que mon fils conserve nos traditions. Quand j'étais enfant, mes parents m'ont raconté l'histoire de nos ancêtres, par quels pays ils sont passés, les épreuves qu'ils ont traversées. Chez nous, chaque membre compte car nous ne sommes pas nombreux», explique-t-il, le visage serein.

La famille de Bilal est très respectée. Son grand-père était ce que l'on appelle un «amir»: un homme qui écrase les grains de café. Cette fonction est uniquement réservée aux familles principales. C'est pourquoi aujourd'hui, Bilal a choisi comme nom de scène, le prince des Gitans. I

FEDERATION GENEVOISE DE COOPERATION

La FGC regroupe une soixantaine d'associations engagées dans la solidarité Nord-Sud. Elle soutient financièrement, avec l'appui de la Ville de Genève, la rubrique «Solidarité internationale». Le contenu de cette page n'engage ni la FGC, ni la Ville de Genève. www.fgc.ch



L'accès aux soins médicaux compte parmi les principales difficultés des Doms. FAI